
Étude comparative des deux versions de « Observation et explication dans la science du langage » de Gustave Guillaume (1958)

Francis Tollis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1062>

DOI : 10.4000/genesis.1062

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique
littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2012

Pagination : 119-128

ISBN : 978-2-84050-869-4

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Francis Tollis, « Étude comparative des deux versions de « Observation et explication dans la science
du langage » de Gustave Guillaume (1958) », *Genesis* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 15 novembre
2014, consulté le 25 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1062> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1062>

Tous droits réservés

Étude comparative des deux versions de « Observation et explication dans la science du langage » de Gustave Guillaume (1958)

Francis Tollis

En 1958, Gustave Guillaume publiait dans *Les Études philosophiques* un article intitulé « Observation et explication dans la science du langage ». En 1964, Roch Valin, éditeur de *Langage et science du langage*¹, recueil de dix-sept études de G. Guillaume parues entre 1933 et 1958, y ajouta en ouverture une première version inédite de cet article.

Selon lui, il s'agit bien de sa première mouture, qui n'était visiblement pas destinée à être publiée en l'état, comme le montrent, dans le manuscrit de départ, les annotations marginales indiquant le renvoi en note, dans une version définitive, de certains développements (p. 25, n. 1)². Du reste, la rédaction initiale et la suivante n'ont guère en commun que les trois premières phrases, la suite divergeant grandement.

Pour une réflexion en principe destinée à un lectorat de philosophes professionnels, on se trouve donc disposer sous le même intitulé de deux textes successifs mais différents, qui sont ci-dessous désignés sous l'espèce *I* (p. 25-45) et *II* (p. 272-286) – voir la bibliographie. On le voit, il ne s'agira pas ici de comparer les deux manuscrits d'un texte, mais les deux versions rapprochées d'un même projet éditorial. Néanmoins, l'idée est assez naturellement venue d'en opérer la lecture parallèle d'autant que, toutes les deux étant pour l'essentiel centrées sur la réorientation que G. Guillaume entendait donner à la linguistique de son temps à partir de sa manière personnelle de concevoir la genèse intégrale du langage, depuis son amont jusqu'à son aval – « l'observation linguistique des cent dernières années » (p. 274) –, elles nous mettent finalement en présence d'un « véritable testament épistémologique » (Jacob, 1970, p. 188 et Wilmet, 1978, p. 82).

En effet, on y trouve à la fois la présentation, la défense et l'illustration de sa méthode d'analyse propre, et ce qu'elle lui semblait apporter de réellement efficace au re-

gard de l'approche traditionnelle en vigueur à son époque – Saussure et Damourette et Pichon étaient expressément et abondamment mentionnés dans *I*. Pour quelqu'un qui se situait vraiment en rupture et, comme linguiste, eut à affronter l'inconfort de cette situation, en 1958, pratiquement au terme d'une carrière³, c'était donc capital : cela semblait de nature à faire apprécier l'originalité de G. Guillaume, évaluer les tenants et les aboutissants de son approche du langage.

Sur les plans quantitatif aussi bien que qualitatif, nous tenterons donc de voir ce que les modifications introduites dans *II*⁴ peuvent révéler de ses intentions théorisantes, mais également de sa stratégie à la fois expositive et scientifique. Car son milieu professionnel, celui des linguistes, non des philosophes, s'est souvent montré au mieux peu convaincu, comme l'attestent les polémiques soulevées par certains de ses écrits⁵, au pire franchement hostile, comme le confirme l'isolement dont a durablement souffert la psychomécanique qu'il a créée⁶.

1. Sauf autre précision, toutes les références ci-dessous renvoient aux pages de cet ouvrage ; voir bibliographie en fin d'article.

2. Ils sont conservés entre crochets dans le recueil. Pour être tout à fait complet, il faut redire ici ce que Valin a précisé : qu'il avait aussi dû « supprimer un développement qui [lui était] apparu incomplet » (p. 25, n. 1).

3. Né le 16 décembre 1883, G. Guillaume décédera le 3 février 1960.

4. Ceux qui souhaiteraient bénéficier d'un commentaire exégétique de ce texte peuvent se reporter à ce qu'en a développé et explicité Jacob (1970, p. 187-271).

5. Sans pour autant être unanime, « [...] à partir des années 40 [...] la critique devient résolument hostile [...] ». Le tournant vers la polémique est pris » dès 1953, et « la controverse » se rallumera en 1956 (Wilmet, 1978, p. 80).

6. Pour Wilmet, ce « voir de compréhension [...] est le domaine vierge ouvert au guillaumisme » (1978, p. 103).

Remarques quantitatives (volume et mise en pages, présence et place relative des notes, figures et schémas hors texte)

Quantitativement d'abord, si *I* occupait vingt pages, *II* n'en remplit que seize, ce qui représente déjà une réduction d'environ un quart. Plus précisément, compte non tenu des notes proprement éditoriales, cela représente une différence d'environ treize mille signes, soit une diminution de près d'un cinquième (pour *I* : 66 752 – 3 049 = 63 703 ; pour *II* : 50 781 – 98 = 50 683).

En outre, passé de quatre-vingt-douze à trente-trois, le nombre substantiellement réduit de paragraphes n'est pas seulement l'effet du raccourcissement du texte : il est aussi la marque de sa plus grande compacité.

Enfin, concernant l'appareil de notes, le changement est encore plus spectaculaire : G. Guillaume, qui n'utilisait aucune note dans *I*, en insère vingt-deux dans *II*, dont certaines extrêmement longues, pour un nombre de signes qui correspond presque à la moitié du total de l'article (48 %).

Par ailleurs, un premier survol panoramique fait voir que le nombre des schémas ou tableaux donnés hors texte a bien diminué de *I* à *II* puisqu'il passe de dix à quatre, mais que les plus tardifs se révèlent qualitativement plus complexes et plus abstraits.

Quelles qu'en soient les raisons (éditoriales ?), ces quelques données laissent déjà prévoir que la version parue dans *Les Études philosophiques* a coïncidé avec un resserrement du texte, à la fois devenu plus court et plus dense, mais enrichi, il est vrai, par des notes nombreuses et volumineuses.

Dans *I*, G. Guillaume faisait déjà à huit reprises état d'un manque de place qui l'obligeait à se censurer (aux pages 29, 32 deux fois, 33, 41, 43 deux fois et 45). Il est donc presque étonnant que dans *II*, qui est nettement plus court, il n'exprime le même regret que quatre fois (p. 277, n. 8, p. 278, n. 12 et p. 286 deux fois). Tout se passe comme si, mis au pied du mur, il s'était mieux fait à l'idée de devoir se plier aux (probables) exigences liées à la publication.

Mais seule la confrontation détaillée permettra de voir si cette double impression est ou non confirmée, si l'orientation de départ a été maintenue ou au contraire réajustée, voire modifiée, enfin, si les différents points initialement abordés ont été ou non conservés et, éventuellement, dans quelles proportions.

Confrontation qualitative

Comme très souvent à l'époque, G. Guillaume n'a que très rarement recours à des sous-titres. Au programme de cet article, on peut cependant détecter deux thèmes principaux : ce sont eux qui vont servir ci-dessous à organiser l'examen comparatif.

Les deux thèmes principaux

1. L'entièreté du langage de la langue au discours : sa double « causation »

Présentation

Chez G. Guillaume, la conception et la présentation de l'entièreté du langage reposent principalement sur son assimilation à un objet de bout en bout « causé ». Cela impose d'abord d'en interroger l'en-deçà en tant que « causation I inceptive » ou « obverse », conditionnante et fermante, tout autant que l'au-delà comme « causation II conclusive » ou « déverse », conditionnée et ouvrante, la genèse se développant « en éventail » (p. 45). Cela place en outre le langage en position de « centre séparateur » (p. 25) entre la langue et le discours, qui sont respectivement positionnés en amont et en aval (p. 27-28).

Selon G. Guillaume, le premier temps de cette genèse globale, du plus virtuel au plus concret, s'alimente

à une lucidité puissancielle (non de savoir, mais de puissance) dont l'avènement dans l'homme pensant, à une distance inévaluable des origines, lui a permis et prescrit d'édifier en lui, hors de l'inconstruit [...], un langage construit (p. 29-30).

Seule l'observation attentive de ce stade doit permettre de fournir « une explication réussie optimum de ces états de langues et de leur filiation historique, rigoureusement cohérente » (p. 31), une « explication puissante » capable de faire découvrir le « défilé d'états construits qu'a été dans l'espace et dans le temps la glossogénie structurale ». Celle du troisième stade, celui des seules conséquences, en revanche, ne permet d'obtenir qu'une explication « tangente à l'explication véritable » (p. 32 ; voir encore p. 36). Car il s'agit bien de ne pas se satisfaire d'étudier

les unités dans leur *emploi* : c'est leur *existence* qu'il faut tenter d'élucider, avec les conditions qu'elles supposent satisfaites (p. 37).

En situation de causation initiale, la langue est avant tout, sinon exclusivement régie par la relation

univers/homme, racine concrète du rapport qualitatif universel/singulier, pivot de la mécanique intuitionnelle, opératrice universelle de la glossogénie architecturale (p. 33).

Car l'autre relation, homme/homme, reste l'apanage du discours. Il s'ensuit, confirme-t-il que, pour progresser, la linguistique devra

ne pas trop rabâcher le lieu commun que le langage est un fait social, car s'il est cela indubitablement dans la relation d'hommes qui s'en servent, il est bien autre chose que cela au profond de la pensée humaine qui en elle l'édifie, et s'édifie en lui et par lui (p. 44).

D'une version à l'autre

Dans *I*, l'entièreté du langage était amorcée d'emblée, dès le premier paragraphe. Il en va de même dans *II*, qui – à l'exergue près, une citation de Leibniz – en reprend intégralement les trois phrases initiales (plus le début de la quatrième) :

On explique selon qu'on a su comprendre. On comprend selon qu'on a su observer. Compréhension et explication sont, en toute science où elles sont recherchées, tributaires d'une observation qui devra pour susciter pleinement l'une et l'autre être fine et complète. Elle tiendra sa finesse de l'acuité de vision physique et mentale de l'observateur et sa complétude du rigoureux souci qu'il aura de tenir sous son regard, sans en laisser échapper aucune partie, l'entier de l'objet en cause. Dans la science très particulière du langage, science d'une avant-science dont l'existence naturelle est la condition d'existence de toutes les autres, l'observation doit, pour atteindre à la complétude s'étendre [...] (p. 25 et 272).

Dans *I*, ce développement bénéficiait d'une explication dans les deux paragraphes suivants, et était éclairé par un schéma récapitulatif dans le troisième. Dans *II*, celle-ci est légèrement retardée puisqu'on ne la trouve pas avant le huitième paragraphe. Entre-temps, en effet, G. Guillaume

préfère insérer deux choses. D'une part, il met en avant le « *su* naturel en l'absence duquel la construction du langage n'aurait pas été entreprise et en la défaillance duquel elle n'aurait pas été continuée », pour en faire l'objectif final de « la science du langage ».

D'autre part, sans plus tarder il s'attarde sur « l'attitude du linguiste à l'endroit du langage », à la fois ce que sa discipline devrait être et ce qu'elle se limite malheureusement à être : en l'occurrence, le

mal dont, à son insu, souffre la linguistique actuelle est d'être devenue un grand voir de ce qu'est le langage et d'en être demeurée un concevoir, un comprendre petit (p. 272-273).

Par ailleurs, si de telles considérations figuraient également dans *I*, où elles occupaient les paragraphes 4 à 12, elles n'y sont pas exactement identiques. Ainsi, au *voir*, *I* opposait le *comprendre*, tandis que *II* préfère le mettre en contraste avec le *concevoir*. Du reste, le changement semble parfaitement conscient puisque G. Guillaume s'en explique et le justifie dans la note 3 : « Concevoir peut, sans inconvénient, être, dans cet article, assimilé à “comprendre” » (p. 274) ; de même les deux termes sont mis en relation au sein de la note 4 (p. 275) : « La pensée humaine dans ce qu'elle a d'essentiel est une montée du “voir” au “concevoir”, livrant du “comprendre”. » Au total, cela débouche finalement sur la disjonction de deux sortes de *voir* déclinés dès *I* :

Le voir acquis est un haut *voir de compréhension* (vid. supra). Et tout autre chose qu'un *voir*, si fin soit-il (tel le voir des tant regrettés Damourette et Pichon), *de constatation*. On ne voit bien – le principe est si important qu'il est sollicité du lecteur qu'il en souffre la redite – que ce que l'on a compris (p. 42).

D'autre part, cette double causation est conservée dans *II*, où elle figure après la présentation de sa genèse sous l'espèce d'un double dévidement péribolique/hypopéribolique, dont elle constitue en quelque sorte l'illustration, le dévoilement ou l'effet produit.

Ainsi, d'un point de vue rédactionnel, il est patent que *II* présente les trois moments de la genèse intégrale du langage de manière plus simple ou plus décantée que *I*. Certes, contre l'économie, elle utilise plus d'espace, mais elle s'opère en deux étapes : d'abord la description des trois stades, ensuite la déclinaison de ce qui revient à chacun,

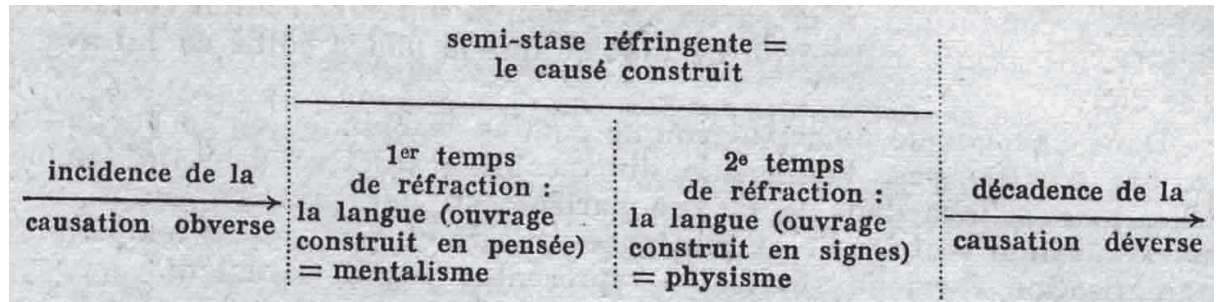


Fig. 1 : Schéma dans I (p. 33)

y

ENTIERE CAUSATION DU LANGAGE

Causation obverse	Causé construit		Causation déverse
	Tempus primum	Tempus secundum	
Langue se construisant en pensée : non encore construite comme telle		Langue construite en signes	Langue employée, déjà construite en pensée et en signes <u> </u>
	Langue construite en pensée (1 ^{er} état)	Langue construite en pensée (2 ^e état)	
			[Causation déverse = discours]

POSITIONS D'OBSERVATRICE
PERMISES A LA SCIENCE DU LANGAGE

Plan cryptique (2 ^e champ d'observabilité)	Plan acryptique (1 ^{er} champ d'observabilité)
Absence de physisme	Présence de physisme
Mentalisme observé à découvert	Mentalisme observé à couvert sous signe physique
Champ opératif de la syndèse cryptologique S_B	Champ opératif de la syndèse autoptique S_A
Mécanisme syndésique : Concevoir/voir	Mécanisme syndésique : Voir/concevoir

y'

Fig. 2 : Schéma dans II (p. 276)

alors que *I* avait regroupé et mêlé ces deux choses. L'amélioration est donc palpable sur ce point.

En revanche, le schéma récapitulatif de la page 276 est plus complexe que son homologue de la page 33, comme le fait voir leur rapprochement (fig. 1 et 2).

Comme cette fois aussi le causé construit se voit doublé en deux *tempus*, d'entrée cela aboutit à étaler la genèse du langage sur quatre moments ou sous-moments séparés en deux plans symétriques cryptique et acryptique. Ensuite, ces derniers sont désignés à l'aide de termes beaucoup plus savants et recherchés que dans *I* : de nouvelles expressions telles que « dèse »/« syndèse », « syndèse cryptologique »/« syndèse autoptique », juste introduites dans les écrits de G. Guillaume cette année 1958⁷, y font leur apparition⁸. Enfin, ces dernières notions bénéficient de plusieurs paragraphes de commentaires et d'un schéma spécifique absent dans *I*. Dans la suite de *II*, il n'est plus guère question de causation, car les explications fournies renvoient régulièrement aux notions nouvellement introduites.

Cependant, cette terminologie innovée n'empêche en rien l'omniprésence du couple *voir/concevoir* ni des va-et-vient de l'un à l'autre (p. 277-280, 282, et tout spécialement les notes qui les accompagnent). La question se pose alors de savoir si elle était ou non de nature à mieux faire passer les idées de G. Guillaume. *A priori*, si ce dernier y a recouru, c'est sans aucun doute que, en dépit de son originalité ou de son exotisme, comme on voudra, il l'estimait bien ou mieux adaptée à son propos. Mais, avec ses apparences absconses, il n'est pas dit du tout qu'elle ait réellement été profitable ; on peut même se demander si, la polémique aidant, elle n'a pas plutôt été contre-productive : bien qu'on reconnaisse généralement l'excellente tenue de la langue de G. Guillaume, elle a pu concourir à faire qualifier ses écrits d'amphigouriques. En tout cas, il faut noter qu'il l'a empruntée à la physique d'Ampère et qu'il a tenu à s'en expliquer (p. 275, n. 5).

Par ailleurs, c'est sans doute par souci d'approfondir sa réflexion théorique que, dans *II*, une très longue note vient enrichir sa présentation des deux syndèses en les mettant en rapport avec la mérotropie et la plérotropie, notions qui ne figuraient pas dans *I* (p. 278, n. 11).

2. Pour une réorientation de la linguistique

Critiques et suggestions

Dans *I*, nous l'avons signalé, G. Guillaume n'en venait à parler de sa méthode d'analyse qu'après avoir exposé sa conception de la genèse totale du langage. Dès le quatrième paragraphe, il dénonçait très directement « la linguistique traditionnelle » et qualifiait ses praticiens d'« adeptes ». Du langage, il lui reprochait expressément d'avoir escamoté le « *tempus* opératif premier et principal : la causation *I* obverse », et ainsi

de ne nous avoir en un siècle et demi d'importants travaux que fort peu instruits – ce qui aurait dû être son constant objectif – de la nature du langage.

« La doctrine [...] régnante », expliquait-il alors, mue « par un positivisme contraire », a « restreint la réalité à la visibilité d'observation directe » et ignoré « la visibilité de compréhension » (p. 26).

C'est pourquoi il entendait participer à l'élaboration d'une linguistique « néo-saussurienne ». Elle doit d'abord avoir le souci de ne pas réduire le discours à la parole (p. 28). Elle doit en outre s'efforcer de visibiliser, d'acquiescer le savoir, de « reconnaître en quoi il consiste et le chemin qui y conduit », dont témoigne le « vu hypobasique » attaché à la causation obverse du langage porteuse « des faits explicateurs ». Une fois visibilisé, ce dernier

s'y présente sous les traits de schèmes figurant ce qui en ce vu est mouvement, forme de mouvement, grandeur sous forme de mouvement, substance sous grandeur, une véritable « *mécanique intuitionnelle* » (p. 29).

Ainsi, pour G. Guillaume, le grand défaut, la tare de la linguistique traditionnelle est de n'avoir accordé aucun intérêt à l'extrême amont du langage, celui d'avant sa sémiologisation (p. 32), et de se contenter régulièrement d'expliquer « un être de langue [...] par ce qui en constitue l'emploi, non par ce qui en fait l'existence » (p. 37) : bref, « de s'être trop

7. Voir G. Guillaume, 1995 : [27 novembre 1958], p. 9-11, [11 décembre 1958], p. 26-29, 31, [18 décembre 1958], p. 33, 35-36, 38-40.

8. « [...] le mentalisme de sub-signifiante siège à l'hypodèse sous le mentalisme de simple signifiante siégeant à la dèse [...] » (p. 285).

attachée au voir de constatation, pas assez au voir de compréhension ». Si elle y remédiait, poursuit-il, elle en viendrait à « rapidement devenir la souveraine des sciences humaines et intéresser passionnément la philosophie » (p. 42).

D'une version à l'autre

Comme il est naturel en pareil cas, G. Guillaume demeurait convaincu de la supériorité de son approche :

Le mérite de notre observation, – portée en causation obverse, par une remontée à contre-courant (d'aval en amont) de la causation du langage, – c'est, dissipant cette nuit qui est celle de faits embrouillés (non ordonnés) dans le réel et que seul peut débrouiller (ordonner) leur transport dans le virtuel, d'apporter une vue claire et complète, représentable par mouvement et figure de mouvement, de ce mécanisme – qu'il a fallu, pour le voir ainsi, comprendre (p. 42).

À cette linguistique de sa façon, précisait-il alors, il revient principalement de

produire sciemment [...] une vue de ce qu'insciemment a été [dans les états construits du langage] la mise en œuvre de ce *su* naturel de lucidité.

Pour cela, il lui faut parvenir à éclairer le voir premier par le concevoir préalable qu'elle en a tiré (p. 272-273). Autrement dit, retient-il, « par réalisme vrai », il lui faut dépasser l'examen des conséquences et se tourner vers la détection des conditions (p. 274). Du même coup, il lui faut en venir à « considérer le mentalisme de signifiante d'une forme de langue indépendamment du physisme de représentation qui en permet l'emploi », « à découvert, non couvert par le physisme de représentation » (p. 282). Ce disant, G. Guillaume soulignait nettement l'orientation sémantique, présémiologique en quelque sorte, de son approche :

On ne peut manquer d'être surpris du grand intérêt porté en science du langage au physisme de la langue, qui n'en est que le moyen d'extériorisation, et du peu d'intérêt porté à son mentalisme, lequel est la langue elle-même, quêtant et sa meilleure forme intérieure et le meilleur moyen de l'extérioriser : le moyen excellent de port et de transport de ce dont elle est le contenu (p. 282, n. 17).

Il affichait aussi son égale obnubilation par les deux pôles du signe.

Plus anecdotiquement, on remarquera encore que G. Guillaume ne rechigne pas à qualifier sa propre linguistique de « guillaumienne » (p. 285), et les chercheurs qu'il inspirait alors de « guillaumiens – c'est ainsi qu'ils se dénomment maintenant eux-mêmes – » (p. 282 ; voir encore p. 282, n. 17, 284, n. 19).

Enfin, pour ce qui est des illustrations de la théorie, *I* en mentionnait un certain nombre : la lexigénèse (p. 34-35), les catégories nominales (substantif/adjectif/adverbe) et verbale (p. 37), l'article français. Étendu aux « articles composés » (les partitifs), ce dernier bénéficiait d'un long développement qui s'étale sur quelque sept pages (p. 38-44). À son propos, G. Guillaume citait et critiquait Damourette et Pichon, donnait des exemples élargis à l'espagnol, et proposait la figuration de leur systématisation estimée par le biais du fameux tenseur binaire radical, l'hypothèse de sa « dématérialisation » au regard du substantif, l'examen de ses quatre exploitations « polaires » et la défection actuelle du *un-* pluriel.

Qui plus est, c'est bien l'exemple de l'article qui menait Guillaume vers la conclusion. À ses yeux, en effet, il montrait qu'en comprendre l'organisation interne n'est possible que sur la base du rapport de l'homme à l'univers et non de l'homme à son semblable (p. 44). Au-delà, poursuivait-il, si le dispositif qui conduit de la langue au discours « est un dispositif en éventail » (p. 45), il s'ensuit une sorte d'économie des moyens linguistiques qui rend absolument indispensable de faire remonter l'analyse du langage et de ses instruments jusqu'au niveau de la causation obverse (p. 45).

Dans *II*, les illustrations proposées figurent rarement dans le texte : les exemples de l'article, justement, de l'alternance modale, de la négation, de l'imparfait de l'indicatif, pour ne citer qu'eux, sont tous placés en note.

Le thème annexe de la genèse du vocable et d'une typologie linguistique dérivée

Le contenu de *I* ne se réduisait cependant pas aux deux thèmes précédemment dégagés. C'est que, antérieurement, G. Guillaume avait à plusieurs reprises présenté son analyse personnelle de la lexigénèse, ainsi que ses différentes variations et les types de langue qui leur sont associés ; il l'avait fait au moins dès 1939 (en deux occasions), puis en 1942, entre 1943 et 1947, en 1948-1949 et en 1952 (Tollis, 2008 : chap. II, p. 45-80).

En 1958, il y reviendra à nouveau sur quelque cinq pages, après avoir distingué, au sein du causé construit qu'est la langue, les deux temps constitutifs qui aboutissent à l'émergence successive de son mentalisme et de son physisme (p. 33). Immédiatement après, dans *I* il y faisait le rappel des deux moments de la lexigénèse porteurs de la substance-matière particularisée puis de la substance-forme généralisante, ce qui lui donnait encore l'occasion de montrer en quoi le vocable à l'indo-européenne se distingue de la racine et du caractère (p. 33-36). G. Guillaume y revient à nouveau lorsqu'il évoque le nom-article et, pour l'en distinguer, le confronte au nom-substantif (p. 39-40).

II, en revanche, fait presque l'impasse sur ces développements. En fait de genèses, il n'y est question que de l'« ontogénie du langage », *alias* « glossogénie », et encore assez souvent en note (p. 273, n. 2, p. 274, 275, n. 6, p. 285 et n. 22). Les termes *racine* (au sens technique) et *chinois* ne se trouvent que dans une note (p. 273, n. 2 pour le premier, p. 275, n. 6 pour le second).

*

La comparaison des deux versions de « Observation et explication dans la science du langage » suggère au moins les six remarques suivantes :

- sans doute conduit à en alléger la matérialité, c'est-à-dire à condenser ou choisir et à éliminer, pour la publication de *II*, G. Guillaume en est venu à réduire le texte projeté de *I* d'un cinquième ;

- son objectif étant avant tout de présenter sa méthode personnelle et ses présupposés afin de souligner ses apports pour une meilleure et plus pénétrante compréhension du langage, il y a travaillé à en affirmer le contenu et la portée théoriques. La preuve en est donnée dans des formulations propres à revendiquer une thèse (« Il est affirmé dans cet écrit que [...] »), aussi bien qu'à souligner l'incertitude d'une recherche (« Il reste à prouver que [...] »), voire à annoncer un programme (« Telle va être maintenant notre tâche » ; p. 285) ;

- ce souci risquant tout de même d'augmenter indûment le volume de l'article, *II* ouvre spectaculairement plus de vingt notes, souvent de contenu théorique, dont certaines extrêmement développées – notamment les notes 12 (p. 278 = 2 914 signes), 16 (p. 281 = 2 513 s.), 19 (p. 284 = 2 940 s.), et 20 (p. 284 = 1 920 s.) –, qui finissent par occuper près de la moitié du total ;

- malgré tout soucieux de ne pas paraître contestataire à l'excès et de ne pas trop heurter sur le plan scientifique, G. Guillaume prend soin d'inscrire ses propositions dans le droit fil d'une linguistique plus traditionnelle. Il s'agit moins d'en prendre le contre-pied, précise-t-il, que de l'enrichir :

Un trait de la linguistique guillaumienne qu'il convient de signaler, c'est que sa grande nouveauté ne la fait nullement subversive : elle ajoute, elle ne révoque pas (p. 285).

- la place manquant, dans *II* G. Guillaume a fait le choix d'éliminer toute allusion explicite à Saussure et à Damourette et Pichon ;

- de même, frustré de ne pouvoir produire autant d'applications pratiques qu'il l'aurait souhaité, mais soucieux de la crédibilité de sa théorie, il s'est montré doublement prudent. D'un côté, répétons-le, il a renvoyé en note un certain nombre des exemples initialement mis en avant dans *I*. D'autre part, il a fini son texte publié en rappelant que, durant plusieurs décennies, ses nombreuses conférences à l'École pratique des hautes études lui avaient permis, « devant un auditoire compétent » et parfois critique, de l'utiliser dans l'analyse de problèmes linguistiques nombreux et divers (p. 286).

Il est convaincu que sa linguistique (« cryptologique ») peut « faire non moins bien, parfois mieux » « tout ce que la linguistique traditionnelle sait faire ». Néanmoins, loin de tourner le dos à cette dernière, en lui apportant les résultats auxquels la première conduit, qui sont « un éclaircissement puissant, inattendu, insoupçonné en général », il dit chercher simplement à améliorer sa portée (p. 285).

Au total, on voit donc bien que la version *II* de l'article étudié publiée en 1958 a été réorientée dans le sens d'une plus grande abstraction. D'une part, les exemples y sont de loin plus rares que dans *I*, et surtout, lorsqu'ils sont donnés, ils le sont sans détails. D'autre part, les linguistes dont G. Guillaume souhaitait se démarquer n'y sont plus nommés. Cette recherche d'un propos plus épuré et plus généraliste, plus théorisant aussi, n'est sans doute pas étrangère au parti pris métalinguistique renouvelé qu'on y trouve, comme dans nombre de ses autres écrits tardifs. Dans ce métavocabulaire, dans ces termes et ces notions venus de la physique, on a parfois sévèrement vu des « désignations prétentieuses, n'ayant apparemment d'autre but

que de conférer au guillaumisme les douteux prestiges de l'ésotérisme » (Wilmet, 1978, p. 104-105).

Il ne faut cependant pas perdre de vue que 1958 nous situe au cœur des vifs débats suscités par ses propositions. En effet, c'est l'année où *Le Français moderne* publie justement « En marge des discussions sur les modes et les temps » de Bondy, dont le propos généraliste se voulait un dépassement des susceptibilités individuelles.

Cette confrontation des deux états – initial et définitif – de ce même projet éditorial montre que, dans le dernier, G. Guillaume a réussi paradoxalement trois choses : se plier aux contraintes de publication en se cantonnant à un texte plus réduit ; positionner son approche innovante dans la continuité d'une certaine tradition, plutôt en dépassement qu'en rupture ; en revendiquer la paternité et l'originalité, en afficher la vitalité sans autosatisfaction excessive, sans triomphalisme malvenu ni parti pris polémique, mais dans une perspective réellement scientifique.

Pourtant, l'ostracisme dont a longtemps souffert la psychomécanique du langage, après comme avant la mort de son créateur, l'a presque naturellement acculée à une rigidité qui, de l'extérieur, a pu passer pour de l'intolérance ou de l'esprit de chapelle⁹, voire même pour du sectarisme¹⁰. Paradoxalement, cependant, les « singularités mêmes qui ont fait l'«isolement» de Guillaume vivant ont peut-être accru ses chances de survie » (Bonnard, 1969, p. 35).

Quoi qu'il en soit, les publications posthumes du maître suscitent toujours l'intérêt¹¹ et une partie de ses idées, et pas seulement en France, continue d'irriguer la réflexion linguistique contemporaine comme les manuels didactiques ; cela prouve l'« intégration progressive, mais certaine, du guillaumisme dans la linguistique » (Dubois et Greimas, 1966, p. 5 ; cité par Toussaint, 1967, p. 100). Mais d'un autre côté, rappelait le même Toussaint, une intégration en sens inverse « des points de vue non guillaumiens dans la perspective guillaumienne » a donné naissance à d'autres corps de doctrines¹². Comme l'avait lui-même revendiqué Bonnard, cela montre que, dans ce qu'il a légué, on peut avoir « pris » mais aussi bien « laissé » (1969, p. 21), et qu'on peut même éventuellement avoir apporté des améliorations.

Il est courant de chercher des traces de la genèse d'un texte dans les variations éventuelles de sa ou de ses versions manuscrites. Le travail homologue qui a été tenté ici

ne portait pas sur deux écrits autographes de G. Guillaume, mais sur leur publication fidèle, posthume pour le premier. Au total, appliquée à des propositions théoriques fondatrices, il s'agit de la même démarche, et l'on a pu voir qu'elle n'est pas non plus sans intérêt.

Références bibliographiques

- BONDY Léon, 1958-1959, « En marge des discussions sur les modes et les temps », *Le Français moderne*, n° 26/2, p. 93-100.
- BONNARD Henri, 1969, « Guillaume il y a vingt ans », *Langue française*, n° 1, p. 21-35.
- DUBOIS Jean, GREIMAS Algirdas J., 1966, « Présentation », *Langages*, n° 3, « Linguistique française. Le verbe et la phrase », p. 3-7.
- GUILLAUME Gustave, I : « Observation et explication dans la science du langage [I] », dans Guillaume, 1964, p. 25-45.
- II : « Observation et explication dans la science du langage [II] » (*Les Études philosophiques*, 1958, numéro spécial « Le Langage », p. 446-462), dans Guillaume, 1964, p. 275-286.
- 1960, « Lettre de protestation », *Le Français moderne*, n° 28/1, p. 43-48.
- 1964, *Langage et science du langage* [recueil de 19 articles écrits entre 1933 et 1958], Paris, Nizet ; Québec, Les Presses de l'université Laval, [2^e éd. en 1973].

9. « Rien n'a tant nui à sa mémoire qu'un certain mythe d'infaillibilité entretenu (de bonne foi) par quelques-uns de ses élèves : telles parties de son œuvre sont pour eux lumière, qui sont ténèbres pour le commun des grammairiens mortels ; si l'on veut que ceux-ci n'aillent pas tout condamner, il peut être adroit de ne pas tout leur prôner. » D'autant qu'« il préférerait d'ailleurs ces résistances à certaines admirations inconditionnelles et passives » (Bonnard, 1969, p. 21). Le même grammairien a du reste témoigné plus de compréhension : « [...] il lui fallait créer la terminologie avec la théorie, et l'audace de son entreprise vaut bien qu'on lui passe quelques hardiesses d'expression ou d'imagination » (p. 27).

10. Le contenu de l'intervention de Guillaume dans *Le Français moderne* (1960), réputé « excessive, un monument d'intolérance et d'orgueil » (Wilmet, 1978, p. 82), n'était évidemment pas fait pour faciliter l'adhésion des sceptiques.

11. En 1978, Wilmet a même remarqué : « les seules *Leçons de linguistique* ont entraîné plus de recensions que tous les travaux publiés du vivant de Guillaume » (p. 162).

12. Pour une première approche, voir Tollis, 1991, p. 51-94 et 2011.

- 1995, *Leçons de linguistique de G. Guillaume. Leçons des années 1958-1959 et 1959-1960*, 13, Québec, Les Presses de l'université Laval ; Lille, Presses universitaires (« Psychomécanique du langage »).
- JACOB André, 1970, *Les Exigences théoriques de la linguistique selon G. Guillaume*, Paris, Klincksieck, coll. « Études linguistiques, n° 10 ».
- STÉFANINI Jean, 1967, « Approche du guillaumisme », *Langages*, n° 7, « Linguistique française. Théories grammaticales », dir. M. Arrivé, J.-Cl. Chevalier, p. 74-92.
- TOLLIS Francis, 1991, *La Parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, préface de R. Lafont, Paris, A. Colin, coll. « Linguistique », X-XII.
- 2008, *Signe, mot et locution entre langue et discours (de Gustave Guillaume à ses successeurs)*, Limoges, Lambert-Lucas.
- 2011, « Amical et respectueux hommage à Maurice Toussaint : une lecture de sa théorie linguistique », *Anuario de estudios filológicos*, [Cáceres], n° 24, p. 253-279.
- TOUSSAINT Maurice, 1967, « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique », *Langages*, n° 7, « Linguistique française. Théories grammaticales », dir. M. Arrivé, J.-Cl. Chevalier, p. 93-100.
- WILMET Marc, 1978, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, édition revue et augmentée, Paris, Nathan ; Bruxelles, Labor, coll. « Langues et cultures ».

FRANCIS TOLLIS, Professeur émérite en sciences du langage (Université de Pau et des Pays de l'Adour), initialement formé à la psychomécanique, a d'abord enseigné la grammaire et la linguistique espagnoles et a publié dans trois champs : 1) en linguistique synchronique de l'espagnol (deux livres et quelque quinze articles) ; 2) en historiographie linguistique hispanique (deux livres sur Nebrija, une douzaine d'articles) ; 3) en linguistique générale (cinq livres dont deux collectifs, vingt-huit articles).

tollis.francis@wanadoo.fr

Résumés

Étude comparative des deux versions de « Observation et explication dans la science du langage » de Gustave Guillaume (1958)

En 1958, Gustave Guillaume publiait dans *Les Études philosophiques* un article intitulé « Observation et explication dans la science du langage ». En 1964, *Langage et science du langage* a proposé un recueil de seize autres de ses études, dont une première rédaction inédite de cet article. Selon l'éditeur, il s'agit bien là d'un premier projet, qui n'était visiblement pas destiné à être publié en l'état. Du reste, si les trois premières phrases sont strictement identiques dans les deux rédactions, dès la quatrième la suite diffère grandement. Sur les plans quantitatif aussi bien que qualitatif, nous tentons donc de voir ce que les modifications finalement introduites peuvent révéler des intentions théorisantes, mais également de la stratégie à la fois expositive et scientifique de l'auteur.

In 1958 Gustave Guillaume published an article in the journal *Les Études philosophiques* entitled "Observing and explaining in language science". In 1964 a collection of sixteen other studies were published in *Langage et science du langage*, among them an unpublished first version of the same article. According to the publisher, this second text is a draft that clearly was not meant to be published. And the truth is that whereas the first three sentences are strictly identical in both texts, starting from the fourth sentence they appear widely divergent. The question addressed in the present article, both from a quantitative and a qualitative point of view, is to determine what the changes between the two versions may show us about the author's theoretical intentions, but also his expositional and scientific strategy.

Gustave Guillaume hat 1958 in der Zeitschrift *Les Études philosophiques* einen Artikel mit dem Titel „Observation et explication dans la science du langage“ herausgegeben. 1964 wurde in *Langage et science du langage* eine Sammlung von sechzehn seiner Studien publiziert, darunter eine erste unveröffentlichte Ausgabe dieses Artikels. Gemäß dem Editor handelt es sich dabei um ein erstes Projekt, das zu jenem Zeitpunkt offensichtlich nicht zu veröffentlichen geplant war. Dazu kommt, dass die Texte in den ersten drei Sätzen Texten zwar noch identisch sind, ab dem vierten Satz jedoch stark voneinander abweichen. Es soll hier deshalb aus quantitativer sowie qualitativer Perspektive untersucht werden, was die schließlich eingeführten Modifikationen sowohl über die theoretischen Absichten als auch über die narrative und wissenschaftliche Strategie des Autors aussagen können.

En 1958, Gustave Guillaume publicó en *Les Études philosophiques* un artículo titulado "Observation et explication dans la science du langage". En 1964, *Langage et science du langage* propuso un conjunto de otros dieciséis estudios suyos, y entre ellos una primera redacción inédita de dicho artículo. Según el editor, ésta constituye un primer proyecto del mismo, que, evidentemente, no se destinaba a la publicación. Por lo demás, si las tres primeras oraciones son idénticas en las dos redacciones, a partir de la cuarta el texto difiere mucho. En el plano cuantitativo tanto como en el cualitativo, aquí intentaremos ver aquí lo que los cambios finalmente introducidos pueden revelar de las intenciones teorizantes, pero también de la estrategia narrativa y científica del autor.

Em 1958, Gustave Guillaume publicava em *Les Études philosophiques* um artigo intitulado "Observação e explicação na ciência da linguagem". Em 1964, *Langage et science du langage* oferecia uma recolha de dezasseis outros estudos, entre os quais uma primeira redacção inédita deste artigo. Segundo o editor, não era mais que um primeiro projecto, que visivelmente não era destinado a ser publicado no estado em que se encontrava. Apenas as três primeiras frases são estritamente idênticas nas duas redacções, mas a partir da quarta a sequência difere amplamente. Tanto no plano quantitativo como no qualitativo, tentaremos perceber o que as modificações depois introduzidas podem revelar das intenções teorizantes e igualmente da estratégia expositiva e científica do autor.

Nel 1958 Gustave Guillaume pubblicava in *Les Études philosophiques* un articolo dal titolo "Observation et explication dans la science du langage". Nel 1964, *Langage et science du langage* ha pubblicato una raccolta di sedici altri studi di Guillaume, tra i quali una prima redazione inedita di questo articolo. Secondo il curatore, si trattava di un primo progetto che era chiaramente non destinato alla pubblicazione. In effetti, mentre le prime tre frasi sono rimaste invariate, a partire dalla quarta il testo differisce moltissimo. Dal punto di vista quantitativo e qualitativo, tenteremo di mostrare che le modifiche introdotte possono rivelare intenzioni teoriche ma anche la strategia espositiva e scientifica dell'autore.